

Les relations entre Alfred Loisy et Louis Duchesne

S'il n'est pas nécessaire de présenter Alfred Loisy dans le cadre de ce colloque, il peut être bon de rappeler quelques éléments concernant Louis Duchesne. Né en 1843, ce prêtre, futur prélat, s'est attaché à l'étude des six premiers siècles de l'histoire du christianisme. Son œuvre est fondatrice sur le plan méthodologique, dans la mesure où il joue un rôle essentiel pour asseoir l'histoire de l'Église sur des bases scientifiques, à l'heure précisément où l'histoire s'érige en science. Il tire sa vocation d'historien de la prise de conscience des lacunes de la formation du clergé dans le domaine de l'histoire de l'Église. La découverte des travaux des Bollandistes d'une part, de l'archéologie chrétienne d'autre part, sont décisives pour l'élaboration de sa méthode qui, toujours attentive aux résultats de l'archéologie, se fixe finalement sur le terrain philologique. Cette démarche lui suscite des difficultés. S'il ne peut être compté au rang des modernistes au sens strict du terme¹, il est entraîné dans les remous de la crise moderniste, comme en témoigne la mise à l'index de son *Histoire ancienne de l'histoire de l'Église* le 24 janvier 1912.

Après sa formation, à Paris à l'École des Carmes et à l'École pratique des hautes études, puis à Rome dans le cadre de l'École française naissante, Duchesne, muni du doctorat est appelé comme professeur d'histoire à l'université catholique de Paris, d'abord à la faculté des lettres en 1877, puis également à l'École de théologie, future faculté de théologie, à partir de l'année suivante. C'est dans ce cadre que se situe sa rencontre avec Alfred Loisy, en 1880.

L'étude des relations entre les deux hommes se heurte à un certain nombre de difficultés pour plusieurs raisons. D'une part, il y a des lacunes dans leurs correspondances. Les lettres que Duchesne a reçues de Loisy n'ont pas été conservées ; c'est le lot de toute la correspondance personnelle de Duchesne². Quant aux lettres de Duchesne reçues par Loisy, qui sont conservées à la Bibliothèque nationale³, elles comportent des lacunes sur lesquelles Loisy s'exprime lui-même en ces termes :

« Entre le 26 août 1882 et le 12 avril 1889, Duchesne m'a écrit un assez grand nombre de lettres. Je ne sais ce qu'elles sont devenues, ou plutôt je me souviens d'en avoir détruit quelques-unes qui se rapportaient à ses affaires personnelles, vers 1888 ; j'ai détruit aussi par motif de prudence celles que j'avais reçues de lui à Cannes durant les trois premiers mois de 1887. Je n'ai rien retrouvé pour 1883-1886, en classant ma correspondance de Ceffonds en septembre dernier. Notre brouille survenue le 11 juin 1889 explique les lacunes postérieures. Notre correspondance n'a repris que fort longtemps après et a été assez clairsemée⁴. »

¹ Le mot est apparu en Italie au début de 1904. Il a été officialisé dans son sens strict, essentiellement théologique, par l'encyclique *Pascendi* de Pie X du 8 septembre 1907. Il désigne un courant doctrinal auquel donne corps l'encyclique, afin d'en dégager le danger pour la foi catholique. Le modernisme n'exclut pas, au nom des exigences de la raison et du progrès, la remise en cause de points, même fondamentaux, du dogme catholique. Les travaux d'exégèse sont au cœur de la crise, et les condamnations de Pie X visent tout particulièrement Alfred Loisy contraint, dès 1894, d'abandonner sa chaire à l'Institut catholique de Paris. En France, le modernisme a également un volet philosophico-théologique, avec certains aspects des études de Laberthonnière sur le problème de la connaissance religieuse, et d'Edouard Le Roy sur les dogmes. Les dernières années du pontificat de Pie X sont marquées par la vigueur de la répression antimoderniste, aggravée par le zèle de l'intégrisme.

² Le fonds Duchesne conservé à la Bibliothèque nationale de Paris correspond surtout, si l'on excepte les dossiers relatifs à la mise à l'Index, à des dossiers de travail et à des correspondances inhérentes à ses différentes activités.

³ Naf 15652, f. 192-256.

⁴ Note du 23 novembre 1926, Papiers Loisy, B.N., Naf 15652. L'allusion à 1888 correspond peut-être à l'élection de Duchesne à l'Académie des inscriptions et belles lettres, combattue par Renan. Sur le séjour de Loisy à Cannes, voir *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, I, p. 155 et suiv. .

En dehors des lacunes de la correspondance, il faut aussi compter avec les traditions forgées par les contemporains, et plus particulièrement en rapport avec la crise moderniste qui est en filigrane derrière cette question des rapports entre Duchesne et Loisy. Plusieurs contemporains, de sensibilités religieuses fort différentes ont insisté sur la filiation entre Duchesne et Loisy dans ce domaine, qu'il s'agisse d'Albert Houtin voyant dans Duchesne le « père du modernisme⁵ », ou du jésuite Louis Billot, futur cardinal, condamnant l'œuvre de Duchesne sous prétexte qu'il y retrouve la marque des interprétations de Loisy⁶. On voit l'intérêt d'une étude des relations Duchesne /Loisy, qui, au-delà des relations personnelles entre les deux hommes, renvoie à la question du modernisme, et plus précisément du rôle de Duchesne dans la genèse de ce courant.

Les aléas des relations personnelles entre Loisy et Duchesne

Des débuts prometteurs

La première rencontre entre Duchesne et Loisy remonte à l'automne 1878, lors de la première tentative de Loisy à l'École de théologie de l'Université catholique de Paris. Duchesne y enseigne l'histoire ecclésiastique et assume la responsabilité de secrétaire de l'École. On sait que Loisy arrive à la rentrée 1878 (qui correspond aussi à l'ouverture de l'École), et que désenchanté et fatigué, il ne revient pas à Paris après les vacances de Noël. Il a alors à peine pris contact avec Duchesne qu'il considère pourtant dès cette époque comme un des seuls professeurs « d'abord facile et accueillant⁷ ». Mais il n'apprécie pas son enseignement, « trop touffus dans ses développements », et n'apportant rien de « vraiment neuf » ni se « sérieux dans sa méthode⁸ ». Cependant, Loisy se lie alors d'amitié avec un des étudiants en théologie, Barnabé Delabroye, originaire du diocèse d'Amiens, particulièrement proche de Duchesne. Delabroye reçoit d'ailleurs l'ordination sacerdotale de l'évêque de Châlons, le 28 mars 1879, le jour même où Loisy reçoit le diaconat.

C'est précisément Barnabé Delabroye qui sert d'intermédiaire pour que Loisy reprenne contact avec l'École de théologie, alors qu'il se sent isolé dans sa cure de Landricourt, et qu'il aspire à un certain travail intellectuel. Delabroye parle à Duchesne de cet ancien élève d'un jour. En novembre 1880, le professeur d'histoire ecclésiastique prend l'initiative d'écrire à Loisy, afin de lui proposer son aide « par ce temps de froideur morale⁹ ». Quelques mois plus tard, il intervient auprès de Mgr Meignan, évêque de Châlons. Au bout de huit jours, Loisy est à Paris, « plus vite que Duchesne l'avait prévu¹⁰ ».

Duchesne suit alors de près les travaux de Loisy. Surtout, il le pousse à se plier aux contraintes du cursus universitaire et à conquérir les grades. Il s'efforce de détourner Loisy de cette forme d'originalité dans laquelle il semble vouloir s'engager :

« Voulez-vous me permettre d'être durement franc, lui écrit Duchesne ? Et bien ! les originaux sont des gens qui cèdent à un certain orgueil ou se disposent à être inutiles. Sans doute, il y a en ce moment beaucoup de choses convenues qui nous paraissent absurdes ; elles ne le sont pas toutes ; mais quand même elles le seraient toutes ; quand même notre jugement ne nous tromperait pas, il serait encore louable de les accepter, au moins provisoirement pour

⁵ Albert Houtin, *Histoire du modernisme catholique*, 1913. Le chapitre 21, consacré à Duchesne, s'intitule : « L'odyssée du père du modernisme ».

⁶ Voir Brigitte Waché, *Monseigneur Louis Duchesne (1843-1922), historien de l'Église, directeur de l'École française de Rome*, Rome, École française de Rome, 1992, p. 546.

⁷ Loisy, *Mémoires*, I, p. 74-75.

⁸ Loisy, *Mémoires*, I, p. 74-75.

⁹ Duchesne à Loisy, le 23 novembre 1880 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 192).

¹⁰ Annotation portée par Loisy sur la lettre que lui adresse Duchesne le 5 mai 1881 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 209).

le bien commun. Si vous voulez m'en croire, acceptez la bêtise du vulgaire qui croit que les grades ont une signification : faites si vous le voulez, ce sacrifice à l'Église qui les maintient et les honore¹¹ ». « Préparez vos grades, insiste-t-il, c'est le mot d'ordre ; je vous le donne avec une entière confiance... non que je vous le ferai accepter, mais qu'il est bon et le seul bon... non à cause des grades, mais à cause de la discipline et de la direction qui suit nécessairement leur préparation.¹² » « En vous préparant tout seul, vous arriverez à produire un être estimable mais étrange, à qui aura beaucoup manqué le grand air pour lequel il doit plus tard former les autres¹³. »

La préparation aux examens n'est donc pas, pour Duchesne, une fin en soi. Plus encore que le grade lui-même, c'est le cadre offert par sa préparation qui est, à ses yeux l'essentiel : il permet aux néophytes d'éviter de s'engager dans des « sentiers perdus¹⁴ », de se former seuls. Aussi, propose-t-il à Loisy, au cas où il tiendrait à rester à Landricourt, de l'aider personnellement dans son travail, même indépendamment de toute structure institutionnelle. Il lui offre également le soutien du *Bulletin critique* qu'il vient de créer, précisément pour venir en aide au clergé ; « ce pauvre petit périodique doit déjà vous dire quelque chose, lui écrit-il ; [...] autant je verrai de forces se grouper et agir, autant je voudrais en mettre au service de jeunes prêtres comme vous¹⁵. »

Vers la rupture

Cette invitation n'était apparemment guère dans le goût de Loisy. En effet, il n'a jamais voulu entrer à fond dans l'amitié avec Duchesne. Il a toujours eu, au contraire, le souci de se protéger : « Garantir l'indépendance de mon esprit et de mon caractère était une de mes grandes préoccupations. M. Duchesne m'aurait volontiers pris chez lui comme pensionnaire, mais je me dérobaux à ses amicales propositions¹⁶. » Et il précise : « Je ne voulais pas que [Duchesne] exerçât sur moi une influence d'assimilation, et, tout en appréciant aussi haut que je le devais son amitié et sa bienveillance, j'évitais une intimité trop étroite, qui m'aurait entraîné dans son orbite morale [. . .] Quant à mon évolution intellectuelle il ne l'a point dirigée, j'oserai même dire qu'il ne l'a pas aidée autrement qu'en me fournissant des livres et me posant des questions dont il cherchait lui-même la solution¹⁷ », allusion évidente à l'épisode de l'été 1881 sur lequel nous reviendrons. Cette volonté d'indépendance explique pour une part que les relations entre les deux hommes soient ponctuées d'orages.

Au printemps 1882, Loisy songe à accepter un enseignement à Châlons-sur-Marne tandis que Duchesne s'efforce de le retenir à Paris. Loisy tient alors des propos sévères sur l'École de théologie qu'il qualifie de « moribonde », visant en particulier les cours du père Jovene¹⁸, professeur de théologie dogmatique. Ce n'est pas encore la rupture, mais seulement, au moins en apparence, une scène assez vive entre deux fortes personnalités : Duchesne aurait quitté Loisy en claquant la porte.

En revanche, en 1889, c'est bien de rupture qu'il s'agit. Elle est liée à l'échec de la candidature de Loisy à la chaire d'assyriologie de l'École pratique des hautes études. Loisy estime qu'il a été lâché par Duchesne qui ne l'aurait pas informé des démarches à accomplir. Il le rend donc responsable de cet échec. Ils ont ensemble une discussion très vive à ce sujet le 11 juin 1889 et Loisy ne remet plus les pieds chez Duchesne.

¹¹ Duchesne à Loisy, le 11 décembre 1880 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 195).

¹² Duchesne à Loisy, le 21 décembre 1880 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 198).

¹³ Duchesne à Loisy, le 11 décembre 1880 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 195).

¹⁴ Duchesne à Loisy, 1er dimanche de l'Avent, donc 1er décembre 1880 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 194).

¹⁵ Duchesne à Loisy, le 21 décembre 1880 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 198).

¹⁶ *Mémoires*, I, p. 114. *Choses passées*, p. 67.

¹⁷ *Mémoires*, I, p. 113,117.

¹⁸ Charles Jovene est jésuite. Il est né en 1840, mort en 1887.

Après la rupture

Ils n'ont plus alors que des relations occasionnelles. En 1896, cependant, Duchesne accepte d'apporter sa collaboration à la *Revue d'histoire et de littérature religieuse* fondée par Loisy. Il y publie sur sept livraisons échelonnées entre 1896 et 1898 ses leçons sur *Les premiers temps de l'Etat pontifical* rassemblées en volume en 1898. Il rencontre Loisy à Neuilly en 1896 puis à Bellevue en 1899. Il lui adresse épisodiquement quelques lettres. Par exemple, le 28 avril 1913, lorsque paraît *Choses passées*, il écrit à Loisy : « Vous avez bien fait de raconter cela. En un temps où les Houtin circulent et instrumentent en liberté, on peut tomber entre les pattes d'hagiographes peu désirables. » Après être revenu dans cette même lettre sur la question des Hautes-Études, Duchesne ajoute : « Vous avez oublié de dire que vous avez très mauvais caractère et que plus d'une fois vous m'envoyâtes paître. Je vous dis cela en riant et ne vous demande pas d'insérer cela dans une prochaine édition¹⁹. »

Entre-temps, Duchesne a eu l'occasion d'exprimer des réserves sur l'exégèse de Loisy, le classant comme Harnack ou Hébert, au rang « de néognostiques, très attachés à leur titre de chrétiens, mais très occupés à ranger sous cette étiquette des idées difficilement conciliables avec elle » et précisant : « Ne vaudrait-il pas mieux rompre ? Comment peut-on croire que l'Église catholique acceptera jamais l'exégèse si hardie que l'on fait de sa Bible et de son dogme ? *Sint ut sunt aut non sint*²⁰. »

Ces propos sont de 1902. Duchesne a-t-il entre temps desservi Loisy lors des difficultés suscitées par l'enseignement de son ancien élève à l'Institut catholique ? Loisy le pense : « On se tromperait complètement, note-t-il, en supposant qu'il a fait cause commune avec moi à l'Institut catholique lorsque mon enseignement a soulevé des difficultés sérieuses. C'est le contraire qui est la vérité. Duchesne, qui jugeait vénielles ses propres hardiesses, a toujours trouvé naturelles et légitimes les condamnations qui m'ont atteint²¹. »

Quoi qu'il en soit, les divergences entre les deux hommes sont antérieures à cette période et remontent aux toutes premières années de la présence de Loisy à Paris. Car dès cette époque, au-delà des heurts entre des personnalités bien trempées, ce ne sont pas des querelles secondaires mais des divergences de fond qui provoquent ces heurts.

Les divergences intellectuelles entre Loisy et Duchesne

La question de l'exégèse biblique en 1881

Pour comprendre les préventions que Duchesne exprime à l'égard de l'exégèse de Loisy, il faut sans doute remonter jusqu'en 1881. C'est l'époque à laquelle, s'efforçant d'aider le jeune étudiant dans le choix de sa spécialisation, Duchesne, comme il le fait en général à l'égard de ses élèves, n'est pas porté à l'orienter vers les études théologiques, mais plutôt vers les disciplines auxiliaires de la théologie que sont l'histoire et l'exégèse²². Si ses préférences vont à l'histoire, il sait aussi alerter sur les besoins de l'exégèse. C'est ainsi que pour initier Loisy au travail scientifique, il lui met entre les mains, au début de l'été 1881, l'édition du Nouveau Testament de Tischendorf. De ce contact avec l'exégèse, le jeune Loisy retire l'impression de « contradictions incontestables²³ » entre les évangiles. C'est pour Duchesne l'occasion d'une importante mise au point qui l'amène à souligner les limites des travaux exégétiques : « En relisant ces jours-ci avec des yeux critiques les trois premiers évangiles, je m'aperçois qu'il y a en effet bien des désaccords sur le détail. On peut laisser les scolastiques combiner

¹⁹ Duchesne à Loisy, le 28 avril 1913 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 250-251).

²⁰ Duchesne à von Hügel, le 28 novembre 1902 (Papiers von Hügel, Saint-Andrew University, York, ms 2457).

²¹ *Choses passées*, p. 96.

²² Voir la lettre de Duchesne à Loisy, du 21 décembre 1880 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 198).

²³ Voir l'annotation portée par Loisy sur la lettre que lui adresse Duchesne le 18 août 1881 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 218).

savamment les généalogies et démontrer qu'elles s'harmonisent ; mais deux choses résistent : d'abord l'impression générale produite par Jésus-Christ sur ceux qui l'ont approché, tant ceux qui le racontent par écrit que ceux qui se sont bornés à le prêcher et à inculquer autour d'eux son esprit ; la seconde chose, ce sont ces divins discours enchâssés tant bien que mal dans des récits divergents. Cela suffit. Je vois que vos lectures vous ont conduit aussi dans cette voie ; n'ayez pas peur d'y marcher. On peut paraître lancer la barque au milieu de la tempête, mais du moment où Jésus y reste, il n'y a pas de danger²⁴. »

On a plusieurs commentaires de Loisy à propos de cette lettre. Ils sont faits a posteriori. L'un correspond à une note portée sur la lettre de Duchesne : « Noter que les confidences de Duchesne au sujet des Évangiles ont été provoquées par une lettre où je lui signalais les contradictions incontestables ». L'autre est plus substantiel, plus tardif, mais aussi plus tendancieux. Il est tiré des *Mémoires* qui datent de 1930 :

« Bien hardi qui suspecterait la parfaite sincérité de ces paroles, comme si Duchesne avait pu feindre de reconnaître seulement en ces jours d'août 1881 les contradictions des Évangiles. Ne dirait-on pas qu'il est plutôt effrayé du résultat, pour lui imprévu, qu'avait produit en moi la lecture à laquelle il m'avait convié ? [. . .] Un aspect très grave, insoupçonné du problème religieux s'est tout à coup manifesté, et Duchesne essaie de se rassurer en me rassurant [. . .] Le fait est que Duchesne, en ce qui regarde la critique du Nouveau Testament, a toujours *biaisé*. On pourrait même dire que sur ce point, il biaise déjà dans la présente lettre²⁵. »

Cette lecture a posteriori, en harmonique avec bien des traits de l'image que Loisy donne de Duchesne dans ses *Mémoires* est inévitablement parasitée par les tensions intervenues entre temps entre Duchesne et Loisy. Loisy force le trait, par rapport aux propos de Duchesne qui reconnaît des « désaccords sur le détail » et met l'accent sur l'essentiel : le message évangélique centré sur la divinité du Christ, point de référence, à ses yeux, du travail exégétique. Toute la deuxième partie de la citation va dans ce sens, et plus particulièrement la fin : « On peut paraître lancer la barque au milieu de la tempête, du moment où Jésus y reste, il n'y a pas de danger. »

Quoi qu'il en soit, une question de fond est ici posée qui suggère des différences d'appréciation entre Duchesne et Loisy. Leurs divergences se cristallisent, à peu près à la même époque, autour de l'œuvre de Renan.

L'ombre de Renan

La divergence à propos de Renan est manifeste à partir de 1882. C'est l'époque à laquelle Loisy cherche à approfondir sa connaissance de l'hébreu. Duchesne lui conseille alors de se cantonner dans la philologie sémitique. Loisy préfère se mettre à l'école de Renan. En effet, loin de l'en détourner, les critiques formulées contre Renan par l'abbé Vigouroux²⁶, son professeur d'Écriture Sainte en 1881-1882, ont plutôt excité la curiosité de Loisy vis-à-vis de Renan. Aussi, à partir de décembre 1882, va-t-il régulièrement suivre les cours de Renan au Collège de France. Dans des conditions qu'il n'est pas possible de préciser, il entraîne Duchesne, à la première leçon à laquelle il assiste²⁷.

Le contenu des échanges intervenus ultérieurement entre les deux auditeurs n'est pas connu puisque Duchesne n'a pas gardé les lettres de Loisy et que Loisy a détruit les lettres reçues de Duchesne précisément à partir de 1882. Néanmoins plusieurs éléments permettent de mesurer les divergences entre les deux hommes. D'un côté, on connaît les appréciations portées par

²⁴ Duchesne à Loisy le 18 août 1881 (Papiers Loisy, B.N.F., Naf 15652, f. 218).

²⁵ *Mémoires*, I, p. 98-99.

²⁶ L'abbé Vigouroux est professeur d'Écriture sainte au séminaire de Saint-Sulpice. Loisy a suivi ses cours à partir de la rentrée 1881, car il n'y avait pas de professeur d'Écriture sainte cette année-là à l'École de théologie, l'abbé Martin étant malade.

²⁷ *Choses passées*, 2, p. 65-66 ; *Mémoires*, I, p. 117.

Duchesne sur l'œuvre de Renan. Duchesne s'en est toujours démarqué avec vigueur. Sa réaction à la parution des *Evangelies*, en 1877, avait été très vive. Duchesne notait alors à propos de Renan :

« À son avis, un théologien ne peut voir clair dans l'histoire ; un homme religieux n'a pas l'esprit assez libre pour apprécier les faits sur lesquels reposent sa foi et les doctrines qui en sont l'objet [. . .] Quant à nous, poursuivait Duchesne, nous croyons au surnaturel non seulement comme possible mais comme existant, nous admettons la divinité de Jésus-Christ et nous en trouvons la preuve dans les miracles. M. Renan nie tout cela. Pour lui, 'l'esprit scientifique est la négation du surnaturel'. Comme préjugé le sien vaut bien le nôtre, il est même beaucoup plus nuisible à la liberté de la science car il rétrécit considérablement le cercle des faits sur lesquels il lui est possible de porter ses investigations²⁸. »

Plus tard, et précisément au tournant de 1882-1883, lorsqu'il prend connaissance des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Duchesne en rend compte dans son *Bulletin critique*. Tout en maniant, comme il le fait souvent dans ses comptes rendus, l'ironie et le paradoxe, Duchesne soulève une question de fond lorsqu'il dénonce ce qu'il appelle le « dogmatisme négatif »²⁹ de Renan. Selon Duchesne, cette attitude de Renan l'amène à rejeter pêle-mêle aussi bien un point essentiel de la foi chrétienne comme la résurrection du Christ, que les interprétations fantaisistes sur les récits de la création par exemple. En cette circonstance, Duchesne insiste sur la nécessité de distinguer d'une part les « exigences religieuses fondamentales », et d'autre part les « prescriptions des théologiens ». Il formule d'ailleurs cet impératif en des termes qui ne sont pas sans rappeler ceux qu'il utilisait quelques mois plus tôt dans sa lettre à Loisy à propos des « contradictions » des récits évangéliques.

Face à cette appréciation portée par Duchesne sur l'œuvre de Renan, les *Mémoires* montrent que Loisy a été très mécontent du compte rendu rédigé par Duchesne. Pas plus qu'en 1881 il n'accepte d'entrer dans la distinction faite par Duchesne entre les « exigences religieuses fondamentales » et les prescriptions des théologiens. Surtout, il s'attache à souligner « l'entière impartialité de Renan³⁰. » Par ailleurs, Renan exerce sur lui un attrait croissant et Loisy a le sentiment d'avoir beaucoup appris à son école. « C'est en toute vérité [lui] qui m'a initié à la critique textuelle de l'Ancien Testament, que je n'avais pratiquée jusque-là qu'un peu au hasard et en tâtonnant. Il me fournit l'exemple d'une méthode excellente dont je n'eus ensuite qu'à faire l'application³¹. » De fait, c'est dans les cours de Renan que Loisy puise l'idée de ses thèses de doctorat en théologie sur la version grecque des Psaumes et sur l'inspiration des Écritures.

Évoquant dans *Choses passées* (1912-1913) sa thèse sur l'inspiration (refusée par Mgr d'Hulst), après avoir rappelé qu'il y souligne le caractère relatif de l'Écriture et de l'enseignement de l'Église, Loisy commente :

« Inutile de dire que jamais M. Duchesne n'a donné dans de pareilles spéculations et qu'il est de ce chef parfaitement innocent de toutes mes hérésies. Jamais il n'eut la prétention de réformer la théologie et de s'en constituer l'avocat. » Et Loisy ajoute : « Certaines idées de Renan m'aidèrent probablement à concevoir ma théorie, mais elles n'y sont guère plus reconnaissables que la croyance catholique³². »

Ailleurs, et pratiquement à la même époque (1910), Loisy est beaucoup plus catégorique sur l'importance de l'influence de Renan. Débordant son cas personnel et s'interrogeant sur les influences extérieures subies par les modernistes, Loisy retient celle de Renan et précise : « Quand on parle des influences extérieures qu'il ont subies, on en oublie toujours une qui a

²⁸ « Les Evangelies de M. Renan », *Revue du Monde catholique*, t. LI, p. 314.

²⁹ *Bulletin critique*, 1^{er} juin 1883.

³⁰ *Mémoires*, I, p. 117.

³¹ *Ibid.*

³² *Choses passées*, p. 75.

été pourtant assez considérable et qui n'est pas difficile à reconnaître, celle de Renan, qui a été, en critique biblique et en histoire des origines chrétiennes, le premier maître des modernistes français³³. »

Duchesne et le modernisme

Si l'on se réfère à l'appréciation portée par Duchesne sur l'oeuvre de Renan, on comprend que Loisy ait affirmé à plusieurs reprises de manière catégorique que Duchesne ne pouvait pas être classé parmi les modernistes, comme s'est employé à le faire Houtin. Selon Loisy, l'*Histoire du modernisme* de Houtin a son point de départ dans une fiction : « la mise en commun, chez Duchesne, entre 1881 et 1889, des idées de Duchesne lui-même sur l'histoire ancienne de l'Église, des miennes sur l'histoire de la Bible, de celles de Marcel Hébert sur la philosophie, pour la construction d'un vaste système philosophico-historique auquel auraient été pareillement initiés les autres amis de Duchesne. Ce système-là n'a jamais existé. Duchesne s'est toujours passé de philosophie, et il n'a jamais attaché la moindre importance aux spéculations de Marcel Hébert ; je dois avouer que je ne faisais pas moi-même de ces spéculations plus de cas que Duchesne [...] Nous n'avons guère communiqué chez Duchesne qu'aux bons déjeuners par lui offerts de temps en temps à ses amis³⁴. »

Et dans la même ligne, Loisy note dans *Choses passées* :

« Devant l'opinion catholique, son cas devrait paraître essentiellement différent du mien. Duchesne a toujours eu horreur de ce que l'on appelle modernisme ; il a toujours professé que les dogmes de l'Église sont intangibles et immuables ; il n'a jamais écrit une seule ligne, ni pour les attaquer, ni pour les défendre, ni pour les atténuer, corriger ou modifier par voie d'interprétation. Dans la lettre³⁵ qu'il a naguère écrite pour prévenir la condamnation de son Histoire ancienne de l'Église, il s'est plaint que ses adversaires aient pris pour tactique de le confondre avec moi. Il avait raison de se plaindre. Nos voies ont toujours été dissemblables, et tout porte à croire maintenant qu'elles le resteront jusqu'à la fin³⁶. »

Les voies de Duchesne et de Loisy ont effectivement divergé très tôt. Et le choix fait par Loisy de se mettre à l'école de Renan semble bien au cœur de cette divergence. Si ces divergences inspirent à Loisy une certaine amertume plus ouvertement exprimée dans les *Mémoires* (donc après la mort de Duchesne) que dans *Choses passées*, elles contribuent aussi à lui faire porter sur l'oeuvre de Duchesne un regard qui est loin d'être dénué d'intérêt pour l'historien :

« Duchesne a fait une oeuvre historique vraiment considérable au point de vue de l'érudition, de la structure, de la lucidité dans l'exposition, dans les détails extérieurs ; mais cette oeuvre manque totalement de philosophie, parce que Duchesne, à proprement parler, n'avait pas de philosophie ; il n'avait même guère de psychologie, car, s'il saisit le caractère de ses personnages, il scrute assez peu leur âme, et l'on ne se douterait pas toujours, en le lisant, que les premières générations chrétiennes ont été mues surtout par une foi ardente.

Du côté catholique, on se plaît à dire qu'il avait la philosophie chrétienne, l'orthodoxie de l'Église, et que la doctrine traditionnelle anime son oeuvre tout entière : il n'en est rien. Sa doctrine personnelle, pour autant qu'il en a une, est délibérément orthodoxe en ce qu'il regarde le dogme comme un bloc immuable auquel il faut bien se garder de toucher ; mais il ne s'inspire pas de ces croyances pour interpréter l'histoire ; et s'il ne les a pas utilisées comme clef de l'histoire, c'est parce qu'il avait plus ou moins conscience, en tant qu'historien, de ne les pouvoir utiliser ainsi. Il raconte l'histoire ancienne du christianisme

³³ *Revue d'histoire et de littérature religieuse*, 1910, p. 584-586.

³⁴ *Mémoires*, I, p. 535 et suiv.

³⁵ *Lettre à un ami*.

³⁶ *Choses passées*, p. 101-102.

comme elle paraît s'être passée, et comme un incroyant pourrait la raconter, en suivant l'évolution extérieure de la propagande, des institutions, des doctrines ; mais le sens profond, la vie intime du mouvement, il ne cherche pas plus à les interpréter en croyant qu'en philosophe. Quelques formules édifiantes, jetées de loin en loin, attestent l'intention d'un accord entre l'enseignement officiel de l'Église et l'histoire ainsi racontée ; mais l'accord ne se fait pas réellement. L'œuvre est dépourvue d'équilibre intérieur, parce que l'exposé déborde en fait et bouscule sur toute la ligne le dogme hiératique, et que, d'autre part, cet exposé manque de la philosophie rationnelle et humaine qui y conviendrait naturellement. Les théologiens ont fini par se fâcher contre Duchesne, et ils n'avaient pas tout à fait tort. Quant aux hommes de science libre, ils n'avaient pas lieu non plus d'être entièrement contents d'une histoire teintée d'hybridation théologique. Les savants officiels n'en ont pas moins fait fête à ce prêtre intelligent qui ne les damnait pas, qui même les recherchait, et qui leur disait volontiers des joyeusetés sur les plus graves sujets de la religion dont il restait le ministre correct et fidèlement obéissant³⁷. »

Brigitte Waché
Professeur à l'Université du Maine
(Le Mans)

³⁷ *Mémoires*, I, p. 170-171.